



Pirandello

Théâtre complet

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ANDRÉ BOUISSY ET DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MICHEL ARNAUD, JEANNE BOUISSY
ALESSANDRO D'AMICO, GÉRARD GENOT,
ANDRÉE MARIA, PIETRO MAZZAMUTO,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
GEORGES PIROUÉ, RENÉ STELLA,
MYRIAM TANANT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

PIRANDELLO

Théâtre complet

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ANDRÉ BOUISSY ET DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME,
LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, JEANNE BOUISSY,
ALESSANDRO D'AMICO, GÉRARD GENOT,
ANDRÉE MARIA, PIETRO MAZZAMUTO,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
GEORGES PIROUÉ, RENÉ STELLA,
MYRIAM TANANT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays.*

Pour l'ensemble des pièces en langue italienne :

© *Eredi familiari Pirandello*

à l'exception des pièces suivantes :

QUESTA SERA SI RECITA A SOGGETTO,

DIANA E LA TUDA, COME TU MI VUOI,

L'AMICA DELLE MOGLI, NON SI SA COME, TROVARSI,

QUANDO SI È QUALCUNO, LA NUOVA COLONIA, I GIGANTI DELLA
MONTAGNA

© *Marta Abba*

'A VILANZA,

CAPPIDAZZU PAGA TUTTU

© *Eredi familiari Pirandello et Eredi Nino Martoglio.*

Pour l'ensemble de l'appareil critique
et pour la traduction des pièces en langue française :

© *Éditions Gallimard, 1985*

à l'exception de la traduction des trois pièces suivantes :

COMME TU ME VEUX, ON NE SAIT COMMENT,

L'AMIE DE LEURS FEMMES

© *L'Arche et Michel Arnaud.*

MASQUES NUS

(Maschere nude)

VÊTIR CEUX
QUI SONT NUS

(Vestire gli ignudi)

PERSONNAGES

ERSILIA DREI.

FRANCO LASPIGA, ex-lieutenant de vaisseau.

Le consul GROTTI.

Le vieux romancier LUDOVICO NOTA.

Le journaliste ALFREDO CANTAVALLE.

Mme ONORIA, logeuse.

EMMA, femme de chambre.

À Rome. De nos jours.

Traduction de Claude Perrus.

© Eredi familiari Pirandello.

ACTE PREMIER

La scène représente le cabinet de travail du romancier Ludovico Nota. C'est une grande pièce louée en meublé, avec de vieux meubles disparates, achetés d'occasion : quelques-uns, les plus vulgaires, appartiennent à Mme Onoria, d'autres au romancier. Sur le mur du fond, une grande étagère à livres. À droite, entre deux fenêtres garnies de vieux rideaux jaunis, un haut pupitre pour écrire debout, avec au-dessous un rayon encombré de gros dictionnaires. À gauche, contre le mur, un divan à l'ancienne mode recouvert d'un tissu clair à fleurs, avec des dentelles épinglées sur le dossier et les accoudoirs, peut-être pour en dissimuler la crasse. Des fauteuils, des chaises rembourrées, un guéridon avec des bibelots, le tout disposé sur un vieux tapis décoloré. Du même côté, près de l'avant-scène, la porte principale. Au fond, à la suite de l'étagère à livres, une portière qui donne dans la chambre à coucher de Nota. Au milieu de la pièce, une table ovale avec des livres, des revues, des journaux, des vases, des porte-cigarettes, quelques statuettes et, devant cette table, une méridienne garnie de nombreux coussins. Aux murs de gauche et de droite sont pendus plusieurs petits tableaux sans grande valeur artistique, cadeaux de peintres amis. Bien que pourvue de deux fenêtres, la pièce est plutôt sombre, presque dans la pénombre, à cause de l'étroitesse de la rue et de la hauteur des maisons d'en face, qui l'écrasent. La rue, en bas, est très bruyante et l'on entendra son vacarme pendant les silences, aux moments indiqués : roulement de voitures, de charrettes; timbres de bicyclettes; trompes d'automobiles, bruyantes pétarades de motocyclettes, claquements de fouets, coups de sifflet, voix confuses, cris de marchands ambulants ou de vendeurs de journaux, ou tumulte d'une querelle, éclatant inopinément.

Au lever du rideau, la scène est vide. Les deux fenêtres ouvertes laissent entrer, pendant un moment, les bruits de la rue. La porte principale, à gauche, s'ouvre, et Ersilia Dreï entre, un petit chapeau sur la tête, avec l'air de quelqu'un qui ne sait où il est. Elle porte une robe bleu clair, très convenable, un peu usagée, genre institutrice ou gouvernante. Elle n'a guère plus de vingt ans, et elle est belle, mais — venant tout juste d'être sauvée de la mort — elle est très pâle et le regard de ses yeux profondément cernés est comme égaré.

Elle fait des yeux le tour de la pièce, en restant debout, dans l'attente de quelqu'un qui n'est pas encore entré; elle esquisse un sourire triste devant ce qu'elle voit, mais, contrariée par les bruits de la rue, elle fronce les sourcils d'un air douloureux. À la fin, entre Ludovico Nota; il est en train de remettre son portefeuille dans sa poche de poitrine. C'est un bel homme, qui a encore de la prestance, bien qu'il ait dépassé la cinquantaine. Un regard aigu, brillant, et sur ses lèvres encore fraîches un sourire presque juvénile. Froid, méditatif, il est complètement dépourvu de ces dons naturels qui attirent facilement la sympathie et la confiance. Ne parvenant pas à simuler la moindre chaleur de sentiment, il s'efforce de paraître au moins affable, mais cette affabilité, qui se voudrait désinvolte et ne l'est pas, embarrasse les autres au lieu de les rassurer, et parfois même les déconcerte.

LUDOVICO : Me voilà ! Asseyez-vous, asseyez-vous donc... Mon Dieu, ces fenêtres (*il court les fermer*), c'est un vrai supplice ! Mais si je n'ouvre pas de temps à autre, là-dedans, cela recommence à sentir si fort le renfermé... C'est ça les vieilles maisons. Ôtez donc votre chapeau !

Ersilia obéit.

Par la porte du fond, avec un paquet de draps à laver sous le bras et un balai dans l'autre main, entre Mme Onoria. Elle a environ quarante ans : trapue, gauche, les cheveux teints, bavarde.

ONORIA : On peut entrer ?

LUDOVICO, surpris : Oh ! vous étiez à côté ?

ONORIA, marmonnant : J'ai refait le lit, d'après le mot que vous m'avez laissé ce matin dans le vestibule.

LUDOVICO, embarrassé : Ah ! oui.

ONORIA, *reprenant aussitôt* : Mais sachez bien que si ça doit servir pour... (*Elle regarde Ersilia et s'interrompt.*) Tenez, il vaut mieux qu'on s'explique : le temps d'aller à côté me débarrasser de tout ça...

LUDOVICO : ... qui n'est pas bien convenable...

ONORIA, *soudain furieuse* : Et c'est vous, faites excuse, qui venez me parler de convenances?

LUDOVICO, *s'efforçant de sourire* : Eh, ma foi! puisque vous-même vous éprouvez le besoin de vous en débarrasser...

ONORIA : Parfaitement. Mais pas seulement de ça : de « tout »!

LUDOVICO, *s'énervant* : Que voulez-vous dire? Parlez clairement!

ONORIA, *lui tenant tête* : Mais de cette demoiselle, par exemple, que vous amenez chez moi! Si vous trouvez cela convenable...

LUDOVICO : Ah! je vous en prie! Parlez avec plus de respect, ou sinon...

ONORIA : ... Sinon quoi? Qu'est-ce que vous allez me faire? Moi je vais vous parler clairement, à la fin! Le temps de déposer tout ça, et je reviens.

Elle sort précipitamment par la porte principale.

LUDOVICO, *prêt à s'élancer derrière elle* : Sale commère enragée!

ERSILIA, *affligée, effrayée, le retenant* : Non, non, je vous en prie! Laissez-moi m'en aller...

LUDOVICO : Mais pas du tout! Je suis chez moi, ici, et vous resterez!

ONORIA, *rentrant aussitôt* : Chez vous? Comment ça, chez vous? C'est un meublé, ici, c'est pas chez vous! Et rappelez-vous que vous habitez chez une femme respectable!

LUDOVICO : Respectable, qui ça? Vous?

ONORIA : Moi, moi, parfaitement!

LUDOVICO : Vous êtes en train d'en donner la preuve, en effet!

ONORIA : Oui, monsieur, en effet! Parce que je ne vous permets pas d'amener des femmes coucher à la maison!

LUDOVICO : Vous êtes une mal élevée et une insolente!

ONORIA : Faites attention à ce que vous dites!

LUDOVICO : Une mal élevée, une mal élevée qui ne voit même pas à qui elle a affaire!

ERSILIA : Je suis une pauvre malade, je sors tout juste de l'hôpital.

LUDOVICO : Ne vous abaissez pas à fournir des explications à cette femme !

ONORIA : Si vous êtes malade...

Bruit d'une lourde charrette qui fait trembler les vitres.

LUDOVICO : Ça suffit, vous dis-je ! Vous ne pouvez pas m'interdire de céder mon logement pour quelques jours.

ONORIA : Ah ! non et non ! Vous n'avez pas le droit ! C'est à vous que j'ai loué ces pièces !

LUDOVICO : Et s'il m'arrivait ici une sœur ? Une parente ?

ONORIA : Elles n'ont qu'à aller à l'hôtel !

LUDOVICO : Ah bon ? Alors je n'ai pas le droit de les loger ici pour quelques nuits ?

ONORIA : Mais cette demoiselle n'est pas une de vos parentes ! À qui pensez-vous en faire accroire ?

LUDOVICO : D'abord qu'en savez-vous ? Et si je vais moi-même dormir à l'hôtel ?

ONORIA : Vous devriez de toute façon m'en demander la permission, et poliment encore.

LUDOVICO : La permission, vraiment ?

ONORIA : Oui monsieur, et poliment ! Et puisque vous sentez ici toute cette odeur de renfermé, si insupportable, dites-moi, pourquoi n'allez-vous pas ailleurs ? Ah ! si vous pouviez libérer les lieux !

LUDOVICO : C'est bien ce que je vais faire, et vite ! En attendant je vous prie de sortir d'ici !

ONORIA : Vous donnez votre congé ?

LUDOVICO : Dans quelques jours, oui. À la fin du mois.

ONORIA : Ah ! dans ce cas, parfait ! Je ne dis plus rien.

LUDOVICO : Alors, allez-vous-en !

ONORIA : Je m'en vais, je m'en vais. Comment donc ! Je ne dis plus rien.

Elle sort par la porte principale.

LUDOVICO : Quelle langue de vipère ! — Toutes mes excuses, mademoiselle. À peine arrivée, cette belle scène.

ERSILIA : Oh ! ce n'est rien ! Ce qui me navre, c'est qu'à cause de moi...

LUDOVICO : Non ; il y a un an déjà que je me bats contre cette sorcière : rivé ici, je ne sais par quel envoûtement, à

toutes ces horreurs. Vous vous imaginiez peut-être... la maison d'un écrivain...

ERSILIA : Non, à moi, ça ne me fait rien. Mais vraiment c'est triste qu'un homme comme vous, avec votre célébrité...

LUDOVICO : À la fin du mois nous aurons un petit appartement tranquille, là-haut, rue Sommacampagna, au Macao, au milieu des jardins¹. Nous irons le visiter demain, ensemble. Et nous achèterons ensemble le mobilier neuf; et vous arrangerez votre nid vous-même, de vos propres mains...

ERSILIA : Mon Dieu, mais pour moi...

LUDOVICO : Il fallait, n'est-ce pas, il fallait que je m'en aille d'ici, à tout prix! Vous savez, je suis... je suis comme quelqu'un qui a toujours tout à entreprendre. Mais je suis si content d'avoir eu cette idée, celle de vous écrire; et d'entreprendre avec vous, maintenant, une nouvelle vie. — Un étang, des mouches, la chaleur torride. Tout à coup on respire : aaah! — Qu'est-ce que c'est? — Rien : juste un peu de vent qui vient de se lever! — C'est cela, ma vie.

ERSILIA : Je ne sais vraiment pas comment vous remercier.

LUDOVICO : Eh bien... tu devrais commencer par dire, par exemple, « te » remercier; mais il n'y a pas de quoi; parce que c'est moi au contraire qui dois te remercier d'avoir accepté le peu que...

ERSILIA : Mais c'est tant de choses! tant! pour moi c'est tant de choses!

LUDOVICO : Pour toi, oui. Je veux dire : ce que tu vas en faire, toi, du peu de chose que je puis t'offrir.

ERSILIA : Ne dites pas cela!

LUDOVICO, *la corrigeant, avec un sourire* : « Ne dis pas cela. »

ERSILIA : Il faut que je m'y habitue. Je suis tellement confuse, si vous saviez!

LUDOVICO : Confuse?

ERSILIA : Mais à cause de cette chance...

LUDOVICO : Allons donc! Parce que je suis un écrivain?

ERSILIA : Confuse parce que le récit de mes malheurs, lu dans un journal, mon geste désespéré, ont pu éveiller l'attention, la pitié...

LUDOVICO : ... l'intérêt, l'intérêt!

ERSILIA : ... d'un homme comme vous (*se reprenant aussitôt, avec un sourire triste*) ... comme toi!

LUDOVICO : Oui, en lisant ce journal, je me suis senti pris, tout comme il arrive à certains moments, lorsque, venant à savoir par hasard un fait, ou l'entendant raconter, on se rend

compte tout à coup, comment dire? à un choc intérieur, à une sympathie soudaine, qu'on a trouvé, sans le chercher, le germe... le germe d'une nouvelle, d'un roman...

ERSILIA : ... que vous avez peut-être pensé (*même jeu*)... je veux dire... que tu as peut-être pensé à écrire?

LUDOVICO : Non! Comprends-moi bien! Ne crois pas à une curiosité d'artiste! C'était seulement une comparaison, pour te faire comprendre de quelle façon j'ai été tout de suite intéressé.

ERSILIA : Mais si ma pauvre vie, si tant de misère et de malheurs, tant de souffrances pouvaient au moins servir à cela...

LUDOVICO : ... à me faire écrire un roman?

ERSILIA : Pourquoi pas? J'en serais contente, fière — si fière! (*Et en souriant avec une grâce qui tente de s'animer, elle ajoute :*) C'est vrai.

LUDOVICO *la regarde, puis il dit* : Les bras m'en tombent!

ERSILIA : Pourquoi?

LUDOVICO : Parce que, sans le vouloir, tu me traites de vieux.

ERSILIA, *aussitôt pleine de confusion* : Moi? Mais non, je dis seulement...

LUDOVICO : Un roman, ma chérie, ou bien on l'écrit, ou bien on le vit. Je t'ai dit que je me suis senti pris tout entier, mais pas pour l'écrire, ce roman : pour le vivre! Je t'ouvre les bras; et toi, au lieu de me tendre, que sais-je moi? ta bouche, tu me tends une plume, pour que j'écrive!

ERSILIA : Mais il est trop tôt...

LUDOVICO : ... pour la bouche — je comprends. — Ou bien est-ce trop tard?

ERSILIA : Non...

LUDOVICO, *remarquant l'embarras provoqué par son excessive désinvolture* : Regarde la différence entre ce qui se passe en moi et ce qui se passe en toi. Je me suis senti offensé à l'idée que tu pouvais confondre mon intérêt pour ton histoire avec une curiosité d'écrivain; et voilà que toi, au contraire, tu es blessée... ou du moins, disons, tu n'es pas contente, quand je te dis que cet écrivain, s'il avait voulu faire œuvre d'écrivain — étant, disons, plein d'expérience, pour ne pas dire vieux — n'avait besoin ni de te faire cette proposition ni de venir te chercher aujourd'hui même à la sortie de l'hôpital, parce que ce roman, moi, rien qu'en lisant ton histoire dans le journal, je l'ai imaginé tout seul, entièrement, d'un bout à l'autre.

ERSILIA : Ah!... comment? Comme ça, tout de suite?

LUDOVICO : En un instant. Et avec une telle richesse de situations, de détails... Oh! très beau! L'Orient... cette ville près de la mer, avec cette terrasse... Toi là-bas, gouvernante... La petite fille qui tombe de la terrasse... ton renvoi... le voyage... l'arrivée ici... la triste découverte... Tout, tout — comme ça, sans te voir, sans te connaître.

ERSILIA : Rien qu'en m'imaginant... Et comment, comment? Telle que je suis? (*Ludovico, en souriant, fait du doigt signe que non.*) Comment, alors? Dites-le-moi (*même jeu*)... dis-le-moi.

LUDOVICO : Pourquoi veux-tu le savoir?

ERSILIA : Parce que je voudrais être telle que tu m'as imaginée.

LUDOVICO : Surtout pas! Tu me plais davantage, bien davantage telle que tu es. À moi, je veux dire; pas pour mon roman.

ERSILIA : Mais alors... Ce roman, ce n'est plus le mien, tu en as fait celui d'une autre?

LUDOVICO : Forcément. Celui de la femme que j'avais imaginée.

ERSILIA : Elle est très différente de moi?

LUDOVICO : C'est une autre.

ERSILIA : Mon Dieu, mais alors... je ne comprends pas, je ne comprends plus...

LUDOVICO : Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

ERSILIA : Ton intérêt... comment tu peux t'intéresser à moi.

LUDOVICO : Et à qui veux-tu que je m'intéresse?

ERSILIA : Mais puisque je ne suis pas cette femme... puisque mon histoire, mes malheurs... tout ce qui t'a intéressé à la lecture du journal... je veux dire, puisque ce n'est pas moi qui t'ai intéressé... puisque tu as vu là-dedans l'histoire d'une autre que moi...

Elle reste comme perdue, incertaine.

LUDOVICO : Et alors?

ERSILIA : Et alors je n'ai plus qu'à m'en aller.

LUDOVICO, *en riant, la retenant comme par jeu* : Mais pas du tout, ma chérie! Pas toi! c'est celle du roman, qui va s'en aller, celle qui n'est pas toi!

ERSILIA, *effarouchée, méfiante* : Comment, qui n'est pas moi? Tu ne me crois pas, alors?

LUDOVICO, *même jeu* : Mais si, je te crois, je te crois ! — Mais voilà que maintenant je veux t'imaginer au contraire dans une nouvelle vie : celle qui sera, qui pourra être la tienne désormais, avec moi. Et je veux que toi aussi tu te l'imagines, ton autre vie, ta nouvelle vie, en oubliant à jamais tout ce qui t'est arrivé de triste.

ERSILIA, *avec un sourire désolé* : Alors... ni l'autre femme... ni celle-ci... encore une autre ?

LUDOVICO : Oui, une autre, celle que tu peux être.

ERSILIA, *se tournant vers lui, étonnée* : Moi ? (*Secouant la tête, et avec un mouvement imperceptible de ses mains posées sur ses genoux* :) Rien, je n'ai jamais pu être autre chose que rien.

LUDOVICO : Allons donc ! Comment cela, rien ?

ERSILIA : Rien... jamais...

LUDOVICO : Mais pardon, puisque tu es !

ERSILIA : Qu'est-ce que je suis ?

LUDOVICO : Mais... en premier lieu, une belle fille.

ERSILIA, *haussant les épaules, tristement* : Belle, oh non. Et puis, du moment que je n'ai pas su en tirer parti...

LUDOVICO : Eh ! c'est vrai, quand on ne sait pas... Il peut même venir en tête, par désespoir... juste à la fin, avant d'en arriver aux résolutions extrêmes, l'envie de toucher le fond...

ERSILIA, *sombre, se tournant pour le regarder* : Mon Dieu... que dites-vous là ?

LUDOVICO : Non, non — je le dis parce que je l'ai imaginé, je l'ai imaginé pour « l'autre »... celle du roman. Le désespoir de ne plus savoir que faire... le soir tombe... on se regarde dans le miroir noirci d'une pauvre chambre d'hôtel... une résolution soudaine : une tentation de folle... Plus rien dans son sac, ou à peine quelques lires... et l'hôtelier qui exige qu'on paie la note...

ERSILIA, *abasourdie, avec terreur et anxiété* : Mais tout ça n'était pas écrit dans le journal ?

LUDOVICO : Non, c'est moi qui l'ai imagi... (*Il s'interrompt, surpris, et se penchant sur elle il lui demande aussitôt* :) Alors, c'était vrai ?

ERSILIA, *cachant son visage dans ses mains et tremblant de honte et de dégoût* : Oui...

LUDOVICO, *comme en aparté, très vite, avec satisfaction* : Tiens, tiens, j'avais deviné juste ! (*Puis, avec une expression de peine et d'inquiétude* :) Alors ce soir-là, tu es descendue dans la rue ?

ERSILIA, *même jeu* : Oui... oui...

LUDOVICO, *même jeu* : Et alors... comme ça, avec quelqu'un rencontré dans la rue? avec quelqu'un... le premier venu?

ERSILIA, *le visage toujours caché* : Et après... après... comment faire, après...

LUDOVICO, *aussitôt* : Comment faire pour demander? (*Et comme Ersilia ne répond pas, il répond à sa place, comme s'il le savait :*) Il n'a rien donné, hein? Ah! comme c'est vrai, comme tout est vrai! Et ensuite, le dégoût, l'horreur de cette tentative inutile, immonde... Parfait! parfait! (*Ersilia éclate en sanglots.*) Non... Tu pleures? Et pourquoi donc, maintenant?... Non, non...

Il s'approche pour l'embrasser, la réconforter.

ERSILIA, *se levant, abattue, humiliée* : Laissez-moi... Laissez-moi m'en aller à présent...

LUDOVICO : Comment! Que dis-tu là? Pourquoi?

ERSILIA : Maintenant que vous savez...

LUDOVICO : Mais puisque je le savais! Je le savais déjà!

ERSILIA : Vous le saviez comment?

LUDOVICO : Parce que je l'avais imaginé! Tu n'as pas vu? J'avais tout deviné parfaitement... Cela tombe si juste!

ERSILIA : Mais j'ai tellement honte...

À ce moment éclate dans la rue un vacarme soudain et violent. Comme provenant d'une collision. Fracas de charrettes, tapage, menaces, imprécations, sifflets, jurons.

LUDOVICO : Mais non, honte de quoi... (*Il s'interrompt, pour se tourner vers les fenêtres.*) Mais que diable se passe-t-il?

ERSILIA : On crie... Il a dû arriver un malheur...

Le vacarme augmente. On crie : « Au secours! Au secours! » Mme Onoria fait irruption dans la pièce, épouvantée.

ONORIA : On a renversé un pauvre vieux, un pauvre vieux; écrasé contre le mur! Juste sous nos fenêtres!

Elle court ouvrir une des fenêtres. Ludovico et Ersilia se penchent à l'autre. Par les fenêtres ouvertes, le fracas de la rue envahit la scène pendant quelques minutes. Une automobile et une charrette se sont tamponnées : l'automobile, en dérapant, a écrasé contre le mur un vieillard qui n'a pas eu le temps de l'éviter. Le vieillard est mourant, ou déjà mort : des gens le relèvent, au milieu de l'agitation et des cris ; on le met dans une voiture, qui

part à toute allure pour l'hôpital. Cette scène invisible peut être reconstituée à travers les cris confus et divers de la foule. Ainsi, après un hurlement et les premières exclamations suraiguës : « Ah! ah! mon Dieu! mon Dieu! À l'aide! À l'aide », on saisirait des phrases comme : « Le pauvre! — Écrasé! — Reculez! — Il se sauve! — Il s'est sauvé! — Non! Non! Rattrapez-le! Rattrapez-le! — Il est mort! — C'est un vieux! — Courez! courez! — Tenez-le bien! — Écrasé! Il est mort! — J'ai dérapé! j'ai dérapé! — Non, c'est lui, il m'est rentré dedans! — Ce n'est pas vrai! — C'est lui! c'est lui! — En prison! — Il faudrait les fusiller! — Écartez-vous! écartez-vous! — Non, non! Il n'est pas mort! Oh, le pauvre! — Vite, vite! — À la Consolation! — Non, plutôt à Saint-Jacques! — Le chapeau, hé! son chapeau! — Pauvre vieux! — Assassins! Assassins! » — Sur la scène l'agitation de la foule se reflète dans les mouvements et les exclamations des trois personnages penchés à la fenêtre.

ONORIA : Il est mort... il est mort... Le pauvre... Tenez-le bien, tenez-le bien... Et l'autre, il voulait se sauver... Quel culot! Et il se défend, oh!... Il l'a écrasé comme une grenouille!

ERSILIA, *s'éloignant avec horreur de la fenêtre* : Mon Dieu, quel spectacle, quel spectacle!

LUDOVICO, *refermant la fenêtre* : Sans doute un pauvre vieil employé. Madame Onoria, fermez, fermez, je vous en prie!

ONORIA : Il l'ont emporté! Il doit être mort!

LUDOVICO : S'il n'est pas mort, il n'arrivera pas vivant à l'hôpital.

ONORIA : Je descends, je vais me renseigner en bas! Quel malheur! Quel malheur!

Elle sort en toute hâte par la porte principale.

LUDOVICO : Dans ce boyau si infect qu'on ne sait où poser les pieds, quand il pleut, une circulation infernale de voitures à chevaux, de charrettes, d'automobiles. Et il y a même un marché! Ils ont le courage d'y tenir même un marché!

ERSILIA, *après un silence, les yeux fixes, emplis d'effroi* : La rue... Quelle horreur!

LUDOVICO : Et quelle école pour un écrivain! L'imagination se délivre des entraves vulgaires. Comme si on vivait dans les nuages! Mais voilà, il y a la rue, avec les gens qui y

passent, les bruits de la vie ; la vie des autres, étrangère, mais présente, elle vous tourmente, vous interrompt, elle entrave, contrarie, déforme... Toi et moi nous voulons vivre ensemble, inventer ensemble une belle histoire ? Bon, alors suppose que ce soit moi, par hasard, qui aie été écrasé là en bas, dans la rue. Qu'est-ce que tu aurais à faire ici, désormais ? Mais il t'est déjà arrivé de voir ta vie interrompue ainsi, par un hasard imprévu : quand cette petite fille est tombée du haut de la terrasse.

Silence.

ERSILIA, *rêveuse, hochant doucement la tête* : Servir... obéir... ne pouvoir être rien... Rien qu'un vêtement de travail tout usé, que l'on pend chaque soir à un clou, au mur. Dieu, quelle chose épouvantable, ne plus avoir quelqu'un qui pense à vous ! — Dans la rue... — Alors j'ai vu ma vie, comment dire, avec l'impression qu'elle n'existait plus, que c'était un rêve... et les choses autour de moi, les rares passants qui traversaient le jardin, à midi, les arbres... les bancs... — alors j'ai voulu n'être plus rien, plus rien...

LUDOVICO : Ah non — ça — tu vois ? ce n'est pas vrai.

ERSILIA : Comment, ce n'est pas vrai ? Mais j'ai voulu me tuer !

LUDOVICO : Bien sûr ! Mais en créant tout un roman...

ERSILIA, *s'alarmant de nouveau* : Comment cela, un roman ? Tu crois que j'ai inventé ?

LUDOVICO : Non, non, je parle pour moi, c'est en moi que tu as créé un roman, sans le savoir, en racontant ton histoire.

ERSILIA : Quand on m'a ramassée dans ce jardin...

LUDOVICO : ... je sais ; et transportée à l'hôpital. Mais alors, excuse-moi, comment dire que tu voulais n'être plus rien, alors que ton histoire a bouleversé tous les lecteurs du journal ? Tu ne sais pas quelle émotion s'est emparée de toute la ville, quel intérêt tu as éveillé. J'en suis la preuve !

ERSILIA, *avec une angoisse qui naît de sa défiance* : Et tu l'as encore ?

LUDOVICO : Quoi donc ?

ERSILIA : Ce journal ! Je voudrais le lire, je voudrais le lire. Tu l'as encore ?

LUDOVICO : Je crois que oui. Je dois l'avoir gardé.

ERSILIA : Cherche-le, cherche-le ! Montre-le-moi !

LUDOVICO : Mais non ! Pourquoi veux-tu encore te tourmenter ?

ERSILIA : Montre-le-moi, je t'en prie! Je veux le lire, je veux lire ce qu'on a écrit.

LUDOVICO : Mais on a écrit ce que tu as dit, je suppose.

ERSILIA : Je ne me rappelle plus très bien ce que j'ai dit à ce moment-là, tu peux le comprendre! — Je veux le voir. Cherche-le!

LUDOVICO : Dieu sait où je l'ai mis! Avec mon désordre... Laisse donc. Plus tard on le cherchera ensemble.

ERSILIA : Il racontait tout, dans les détails?

LUDOVICO : Pour ça oui, sur plus de trois colonnes. En été, tu comprends, les journalistes... quand il tombe une affaire comme la tienne... quelle aubaine! Ils en remplissent le journal.

ERSILIA : Et lui, lui, que disaient-ils de lui?

LUDOVICO : Eh bien, qu'il t'avait trompée.

ERSILIA : Non, je veux parler de... de l'autre!

LUDOVICO : Du consul?

ERSILIA, *vivement contrariée* : On a écrit « le consul »?

LUDOVICO : Notre consul à Smyrne.

ERSILIA, *même jeu* : Oh, mon Dieu! le nom de la ville aussi? On m'avait promis de ne pas le dire!

LUDOVICO : Tu sais... les journalistes...

ERSILIA : Mais quel besoin avait-on d'en parler? Ça ne changeait rien à l'histoire, de ne pas préciser le nom du lieu et la fonction des gens. Mais que disait le journal?

LUDOVICO : Il disait qu'après la chute de la fillette du haut de la terrasse...

ERSILIA, *se cachant le visage dans ses mains* : Ma pauvre petite! Ma pauvre petite!

LUDOVICO : ... il s'était montré d'une cruauté féroce.

ERSILIA : Pas lui! Sa femme, sa femme!

LUDOVICO : Lui aussi, disait-on.

ERSILIA : Mais non! Sa femme... Oh, mon Dieu!

LUDOVICO : Parce qu'elle était jalouse de toi. Oh, je la vois d'ici!... Un gendarme...

ERSILIA : Mais pas du tout! Une femme toute petite, maigre, rêche, jaune : un citron!

LUDOVICO : C'est drôle! Moi... tu sais comment je la vois : comme ça, grande, brune, avec des sourcils qui se rejoignent : je pourrais la peindre!

ERSILIA : Mais c'est tout le contraire! Dieu sait comment tu m'imaginais, alors! Non, non, au contraire, elle est bien comme je t'ai dit.

LA SALAMANDRE

Notice

1636

CIRCULEZ !

Notice

1639

Notes

1641

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

MASQUES NUS

VÊTIR CEUX QUI SONT NUS
LA FLEUR À LA BOUCHE
LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE
L'AUTRE FILS
ON NE SAIT JAMAIS TOUT
FRAIRIE DU SEIGNEUR DU NAVIRE
DIANE ET TUDA
L'AMIE DE LEURS FEMMES
BELLAVITA
LA NOUVELLE COLONIE
OU D'UN SEUL OU D'AUCUN
LAZARE
JE RÊVE (MAIS PEUT-ÊTRE QUE NON)
COMME TU ME VEUX
CE SOIR ON IMPROVISE
SE TROUVER
QUAND ON EST QUELQU'UN
LA FABLE DU FILS SUBSTITUÉ
ON NE SAIT COMMENT
LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Appendice

POURQUOI ?
SCAMANDRE
LA BALANCE
LE CYCLOPE
BÉCASSIN PAIE LA NOTE
ÉGAUX EN TOUT
L'ÉPOUSE D'AUTREFOIS
DÉBUT D'UNE PIÈCE RESTÉE SANS TITRE
LA SALAMANDRE
CIRCULEZ !

Notices et notes